



HAL
open science

Le regard de Georges Larrouy

Sébastien Plutniak

► **To cite this version:**

Sébastien Plutniak. Le regard de Georges Larrouy. Midi-Pyrénées patrimoine, 2012, Les savoirs en partage : 1960-2012, Toulouse cité de la science, 4, pp.130-135. halshs-01654309

HAL Id: halshs-01654309

<https://shs.hal.science/halshs-01654309>

Submitted on 3 Dec 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution 4.0 International License

Le regard de Georges Larrouy

Sébastien PLUTNIAK
sebastien.plutniak@ehess.fr

PLUTNIAK, Sébastien 2012. « Le regard de Georges Larrouy » dans Nicolas ADELL (éd.). *Les savoirs en partage : 1960–2012, Toulouse cité de la science*, Éditions Midi-Pyrénéennes : Toulouse, p. 130–135.

Années 1940, jungles du Tonkin. Aux alentours de la pagode familiale, le jeune Georges exerce son regard à la reconnaissance des insectes. Son père, officier militaire, lui a confié des spécimens prélevés par ses soldats.

2012, centre de parasitologie, Toulouse. Le professeur Larrouy, campé derrière son bureau, balaie d'un regard rétrospectif les années écoulées.

Une vie d'anthropobiologiste, dévouée à concilier les approches culturelles et biologiques sur l'humain. Une vie à observer les hommes, à la manière d'un entomologiste, en ce qu'ils ont de plus intime : leur sang, leur ADN, leurs particules les plus infimes. Le regard naturel n'y suffit pas. Pour observer ces constituants microscopiques, mais éminemment pertinents pour saisir la diversité et la variabilité de notre espèce, l'œil doit s'équiper. Ainsi, le regard de Georges Larrouy est un regard instrumenté sur les hommes, qu'il a su porter aux quatre coins du monde. Son parcours, ainsi qu'il l'a retracé pour nous ¹, est profondément marqué par l'art optique. C'est le fil de ce regard, depuis sa genèse, en passant par ses itinéraires et ses manières de se donner aux autres, qu'il nous est donné de suivre.

Se faire l'œil : un regard en formation

Georges Larrouy est né en 1932 à Toulouse. Toutefois, il passe ses premières années dans un village du nord Vietnam. Quelques pagodes, et nul instituteur : Georges est à l'école de la nature. En 1940, la famille rentre en Europe. Passablement anémié, Georges est confié à des parents, en Chalosse. Là-bas, à la ferme, les travaux des champs, les bois, les mares et leurs habitants naturels font son quotidien. Les années sous l'occupation sont difficiles. Aîné de la fratrie, il se charge des interminables files d'attente au « ravito ». Quelques années plus tard, au lycée de Tarbes, son goût de naturaliste se confirme définitivement. Pierre Beck y est professeur d'histoire naturelle. Spécialiste des reptiles et des poissons, il le mène sur le terrain, lui ouvre ses collections et sa bibliothèque. D'autres rencontres l'attendent à l'université de Toulouse. Bachelier, il entame des études de médecine. Diplômé en 1960,

1. Entretiens réalisés dans le cadre du programme PATOUS.

le docteur Larrouy n'en reste pas là. Son intérêt pour la biologie ne se tarit pas. Il obtient en 1962, sous la direction du professeur Angelier, un certificat de zoologie et, sous celle du professeur Beetschen, un autre de biologie générale. L'année suivante, le professeur Ledoux guide ses travaux d'entomologie pour le certificat d'études supérieures. Tout en accomplissant ces exercices académiques, Georges Larrouy assure son service militaire de 1959 à 1962. Ses affectations lui offrent ses premiers terrains scientifiques. D'abord médecin militaire au Maroc, les cas d'envenimation qu'il y rencontre fournissent la matière de ses premières publications. L'armée française, occupant le Maghreb, a grand besoin d'études sur les milieux arides. Georges Larrouy, ensuite missionné en Algérie, est chargé d'enquêtes épidémiologiques au Hoggar et au Mزاب²... Ce ne sont, pour lui, que les prémices d'une série ininterrompue de voyages tout autour du globe.

Varier les perspectives : un regard en déplacement

En 1964, Jacques Ruffié, professeur de parasitologie et directeur du centre de transfusion sanguine de Toulouse, fonde le centre d'hématologie. Georges Larrouy, assistant de faculté en parasitologie, en est nommé sous-directeur. L'enjeu est d'importance : la généralisation de la transfusion impose d'affiner les connaissances sur la variabilité des groupes sanguins. Dès lors, Georges Larrouy va parcourir les continents pour prélever et caractériser groupes et rhésus. Il est aussitôt envoyé à La Paz, en Bolivie, pour travailler au sein de l'institut franco-bolivien de biologie d'altitude. Il s'y rendra quatre années consécutives. En 1965, premiers pas au Brésil, puis retour en Algérie pour une mission dans la vallée de la Saoura. En 1970, Georges Larrouy se rend avec Jacques Ruffié au Népal. En 1971, avec l'institut Pasteur, il mène une grande mission dans toute la Guyane.

Georges Larrouy dépeint volontiers ces années « d'aventure ». Dans ces contextes divers, il s'agissait de prélever et d'analyser des échantillons sanguins. Mais les conditions étaient souvent difficiles. Il fallait d'abord accéder au terrain, franchir les rapides de l'Oyapock ou du Maroni en Guyane. Et puis, l'hémoglobine, une fois prélevée, se dégrade rapidement. Il fallait donc effectuer de premières observations sur place, à but scientifique ou pour le diagnostic du paludisme. Pour cela, Georges Larrouy emportait de robustes microscopes « Wild », protégés par leur étui métallique. Mais les optiques supportent mal les climats tropicaux, les champignons s'y infiltrent : chaque soir, fastidieusement, le Silicagel les protégeant de l'humidité devait être recuit. Les échantillons étaient préservés dans d'incertains frigidaire à pétrole, ballottés dans le fond des pirogues. Un quadrimoteur DC4 les emmenait ensuite de Cayenne aux Antilles pour, enfin, gagner Paris en Boeing 707. Acheminés à Toulouse, ils étaient analysés puis cartographiés. On espérait ainsi documenter l'histoire des populations amérindiennes. De leur côté, Georges Carré et son équipe de techniciens nettoyaient et réparaient les « Wild ». Précieusement entreposés dans la salle de travaux pratiques, ils allaient bien vite

2. Dans le cadre de l'organisation « PROHUZA », consacrée aux « problèmes humains en zones arides ».

reprendre du service : le cour de parasitologie du professeur Larrouy n'allait pas tarder à reprendre...

Transmettre un coup d'œil : l'enseignant

Georges Larrouy, depuis ses premières charges de cours en 1965 jusqu'à sa retraite, n'a jamais cessé d'enseigner. Aussitôt admis à l'agrégation de médecine, il collabore avec les professeurs Bouisset et Ruffié et dispense la parasitologie aux futurs médecins. En 1970, Louis Bouisset prend sa retraite. Georges Larrouy devient maître de conférence et porte seul cet enseignement. Un bureau, qu'il occupe toujours aujourd'hui, lui est affecté au centre de parasitologie, 37 allées Jules Guesde. Quatre ans plus tard, Jacques Ruffié est nommé au Collège de France. Georges Larrouy devient professeur des universités. À la faculté de médecine, la parasitologie est alors une matière importante. Les étudiants suivent 56 heures d'enseignement, auxquelles s'ajoutent les séances de travaux pratiques. Loin de la jungle, les conditions sont néanmoins difficiles. Vétuste, la salle de TP est régulièrement inondée par les intempéries. Las ! Prime l'enseignement. Les paillasses ont été préparées par Georges Carré. Chaque étudiant dispose d'un microscope « Wild » et d'une loupe binoculaire. Georges Larrouy projette les diapositives réalisées au cours de ses recherches : trypanosome, paludisme, douve, tænia... Le professeur insiste : ces futurs médecins devaient voir et manipuler concrètement les vers et les parasites.

Si les bâtiments réclamaient des travaux, la pédagogie se devait également d'être réaménagée. Georges Larrouy revendique une manière bien à lui de faire cours. En parasitologie, il dépasse les clivages disciplinaires : les biologistes négligeaient la prophylaxie, les médecins dédaignaient le cycle complexe de reproduction des vers. A contrario, il s'attelle à y intéresser les futurs médecins. Il se veut un professeur accessible et non pas planté « derrière un lutrin à chanter des cantiques ». Cette attitude, il l'éprouve aux cours d'enseignements divers : en anthropologie, en écologie humaine, en génétique..., en France, mais aussi à l'étranger.

Pérenniser un certain regard : l'homme d'institution

La recherche, l'enseignement, nécessitent des cadres appropriés. Les TP dans des salles inondées en ont été un contre-exemple criant pour Georges Larrouy. Soucieux d'y remédier, il se fait élire en 1994 au conseil de la vie universitaire de l'université Paul Sabatier. Deux ans plus tard, il est nommé président de l'université. Il s'affaire alors à de nombreux dossiers, tout en assurant quelques cours. C'est, par exemple, la question des antennes régionales de l'université, à Cahors, à Montauban et à Figeac, qui le préoccupe particulièrement.

Mais, en 1997, le mandat du président Larrouy est contraint de s'achever : la limite d'âge pour cette fonction l'y oblige. Toutefois, cette même année, il s'engage dans deux projets d'envergure : refonder l'anthropobiologie à Toulouse et repenser le Muséum.

Depuis dix ans, le laboratoire relève des sciences de la vie. Entre biologistes et médecins, chacun se renvoie l'épineuse question de l'étude de l'homme. Les premiers considèrent que c'est là l'affaire des médecins. Les seconds, s'ils s'y penchent, ne le font que par parties disjointes, correspondant à autant de spécialités médicales. Le projet anthropobiologique de Georges Larrouy ambitionne de saisir l'homme dans sa globalité, de le prendre dans son histoire naturelle. En 1997, le laboratoire de l'archéologue Jean Guilaine est délogé de la rue du Taur. Les deux hommes sont des amis de longue date. Le président Larrouy lui propose des locaux au 41 allées Jules Guesde. L'occasion est la bonne : en associant archéologie, ethnologie et anthropobiologie au sein d'un même laboratoire, Georges Larrouy peut concrétiser son projet. À son initiative, un poste de professeur d'anthropobiologie est créé. Le nouveau laboratoire est baptisé Centre d'anthropologie (UMR 8550) et perdurera dix ans sous cette forme. L'équipe reprend les échantillons amérindiens prélevés dans les années 70 et les complète par de nouveaux. Les progrès de la biologie moléculaire permettent désormais d'affiner considérablement leur caractérisation génétique, au delà de l'identification hémotypologique.

À quelques dizaines de mètres, au 36 allées Jules Guesde, les plafonds de la salle Filhol du Muséum viennent de s'effondrer. L'établissement doit fermer ses portes. Dans l'urgence, le président Larrouy contribue au déménagement des collections. Les travaux sont l'occasion d'une refonte complète du musée. En 1999, il est sollicité pour diriger le conseil scientifique, composé de chercheurs et de conservateurs. S'ensuit un long travail de conception, dont témoignent les archives que Georges Larrouy a pu constituer, reflet de l'évolution de leurs discussions sur les grandes fonctions du vivant et les options muséographiques à adopter. À Paris, Londres, New York, l'équipe part s'inspirer des musées les plus récents. Le Muséum rouvre en 2007 et Georges Larrouy n'a pas cessé d'y œuvrer depuis. Un souci des affaires de la cité qu'il réalise également au travers de l'Académie des sciences, inscriptions et belles lettres de Toulouse, dont il a pris la direction en 2010.

Une question de transmission

L'œuvre scientifique de Georges Larrouy a accompagné et marqué le développement exceptionnel de la biologie dans la seconde moitié du xx^e siècle. L'hémotypologie, la cytogénétique et les premières manipulations au cœur du noyau cellulaire, la coloration de l'ADN par fluorescence ou, enfin, le séquençage par amplification sont autant d'étapes dont il a été acteur et dont il tâche aujourd'hui d'assurer la transmission. Car, d'ores et déjà, cette histoire s'oblitère. Le micro-manipulateur Leitz – « Rolls » du laboratoire en son temps – ou les « Wild » de la salle de TP, s'assoupissent maintenant sous la poussière. L'utilisation de ces instruments de précision réclamait plus qu'une notice technique. Qui aujourd'hui, interroge Georges Larrouy, saurait employer le microscope Leitz pour effectuer une observation par immersion³ ? Ou, encore, le régler conformément aux principes d'illumination de Koeh-

3. Technique par laquelle l'échantillon n'est pas observé à travers l'atmosphère ambiante mais par l'intermédiaire d'une huile, dont l'indice de réfraction est proche de celui du verre.

ler, procédé optimisant l'image obtenue ? Un tel savoir de manipulation, lesquelles sont parfois « acrobatiques », qui ne s'écrit ni ne se raconte aisément, constitue le substrat incorporé qui ne s'acquiert que tout au long d'une vie passée en science. Ou, lorsque manières de voir, de faire et d'être, se sont irrémédiablement fondues en un.